



Invitation à la lecture

PAUVRE BITOS ou le dîner de têtes

de Jean ANOUILH

Si vous êtes brouillé avec l'histoire, abordez-la par le biais du théâtre. La pièce préférée de Jean Anouilh, *Pauvre Bitos ou le dîner de têtes* (1956), vous permettra de tester vos connaissances et de revoir vos classiques de manière ludique, tout en abordant une pièce à la fois drôle et profonde.

Maxime, aristocrate décadent, hérite d'un ancien prieuré des Carmes transformé en 1793 en Tribunal révolutionnaire. Il y convie ses amis (dont quelques jeunes femmes) à un dîner de têtes : chacun s'est maquillé le visage et a pioché son Malet-Isaac (le manuel d'histoire d'alors) pour improviser devant nous les rôles des personnages de la Révolution française. L'histoire s'invite à table, avec un but : humilier Bitos, naguère leur condisciple chez les Jésuites. Car Bitos, fils du peuple devenu substitut du Procureur de la République, fut, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un épurateur sanguinaire : « *Il se croit Robespierre. La justice immanente est en marche et c'est lui.* » Ignorant les rites des dîners mondains, Bitos arrive costumé de pied en cap en Robespierre. Entre Victoire, en Lucile Desmoulin, Victoire dont il a demandé la main à son père l'après-midi même.

Tout est en place pour le guet-apens historique, ou, si vous préférez, pour la vengeance en chaîne : celle des révolutionnaires, celle de Bitos, celle de Maxime. Mais, aux tragédies sans surprise, Anouilh préfère les péripéties du drame ; il ménage jusqu'à la fin le suspense dramatique, fournit au dessert un *deus ex machina*, met en scène ce qui se passe en coulisses. Théâtre dans le théâtre, jeux de rôles, jeux de masques, duos-duels à fleuret moucheté, répliques aiguisées comme des couperets de guillotine ; on est au spectacle, et l'on s'amuse sans être dupe.

Je vous parlais de profondeur. *Pauvre Bitos* est une "pièce grinçante". On y rit du comique de mots, de situation, de caractère : Bitos se comporte comme une mécanique sans grâce, et vous vous souvenez que pour Bergson, « *le comique, c'est du mécanique plaqué sur du vivant* ».

Mais le comique a son envers tragique : Lila-Marie-Antoinette : « *Ma petite pièce montée est un chef-d'œuvre. Mais elle ne tiendra certainement pas sur ma tête jus-*

qu'au dessert». Julien-Danton: «*Détail sans importance, ma bonne... on vous la coupe avant*».

Anouilh file la métaphore du *dîner de têtes* pour lier la terreur révolutionnaire et celle de l'épuration. : «*En France, on trouve toujours un général pour signer un décret ou refuser une grâce... On tue, soit, mais on y met les formes... En France, on dîne de têtes. C'est le plat national*». Souvenir du temps pas si lointain (1945) où Anouilh quêta des signatures de demandes de grâce pour Robert Brasillach. Si vous ignorez ce nom, demandez à vos grands-parents de vous raconter sa tragique histoire.

Sous le voile de la frivolité théâtrale, Anouilh vise toutes les formes d'assassinat légal, et particulièrement ceux de la Révolution française. Soyez attentifs aux deux temps de sa démystification :

1) la Révolution ne fut pas le fait du peuple, mais de ceux qui s'appelaient eux-mêmes les «*machinistes de la Révolution*». Mirabeau: «*Il est dit que nous sommes au théâtre. Il faut donc apprendre le métier de tragédien*».

2) Allez plus profond: elle ne fut pas même le fait des hommes, mais de l'idéologie qui dilue les responsabilités, multiplie et justifie les massacres. De la commission chargée d'élaborer des listes de suspects au Tribunal révolutionnaire qui condamne à mort, «*qui décidera en fait?*» demande Saint-Just. «*Personne, répond Robespierre. La machine de la loi. Il est dangereux que des hommes puissent décider quelque chose d'eux-mêmes. La loi broiera seule*». Une réplique résume l'idéologie meurtrière: «*J'ai remarqué que ceux qui parlent trop souvent de l'humanité ont une fâcheuse tendance à décimer les hommes*».

Pièce cruelle, *Pauvre Bitos?* Oui sans doute. Mais il y sourd aussi une tendresse, discrète, pudique, souvent voilée par l'ironie, de l'écorché vif que fut Jean Anouilh:

«Danton – *Oui, Saint-Just, je vieillis. Le sang commence doucement à m'écoeurer. Et d'autres choses, de toutes petites choses de tous les jours, se mettent à prendre de l'importance pour moi.*

Saint-Just – *On peut savoir quelles choses?*

Danton – *Les métiers, les enfants, les douceurs de l'amitié et de l'amour. Ce qui avait toujours fait les hommes jusqu'ici.*

Saint-Just – *En somme, un programme parfaitement contrerévolutionnaire.»*

Et la douceur de la compassion féminine pardonne à la vengeance elle-même : «*Pauvre Robespierre, qui tue parce qu'il n'a pas réussi à grandir... Pauvre Bitos*».

Danièle Masson